

---

Nord à offrir un service très spécialisé : l'analyse des gaz dissous. Ce qui a permis à MS de devenir le chef de file dans le domaine de la surveillance des grands transformateurs électriques. Avec ses 100 employés, l'entreprise affichait en 2014 un chiffre d'affaires de 30 M\$ en vendant ses services dans pas moins de 80 pays. Ce qui conduit son dirigeant à affirmer : « *Chez nous, l'exportation n'est pas la cerise sur le sundae, c'est plutôt la farine dans le gâteau* ».

Le tout, comme on peut en juger, se veut d'une lecture fort agréable. Contrairement à l'ouvrage précédent qui en a fait sa marque de commerce, on ne trouve ici aucune référence bibliographique. Le style est aussi précis qu'alerte. Chaque cas se termine par une série de questions visant à susciter chez le lecteur des réflexions le forçant à une meilleure compréhension des faits présentés.

Les *Éditions JFD*, soit dit en passant, sont sous l'égide d'un ancien étudiant de HEC Montréal qui, par la qualité du travail éditorial, fait comprendre pourquoi il n'a pas tardé à faire de sa maison qui porte ses initiales, l'un des nouveaux leaders québécois dans l'édition d'ouvrages en gestion.

\*\*\*

**Messeghem, Karim et Olivier Torrès, *Les grands auteurs en entrepreneuriat et PME*, Cormelles-le-Royal, Éditions *ems* Coll. *Management et Société*, 2015, 491 p.**

Un ouvrage hors de l'ordinaire : l'expression n'est pas trop forte. Je fais des recensions pour diverses revues académiques depuis 1981. À ce jour, je compte à mon actif plus de 230 comptes-rendus. Parmi cet ensemble, plus de la moitié sont des ouvrages collectifs, les plus difficiles (et parfois les plus ennuyeux et... ennuyants) à recenser. Or, je n'hésite pas à présenter cet ouvrage, placé sous la responsabilité de deux confrères de l'Université de Montpellier, parmi les cinq qui m'ont le plus intéressé. En conséquence : lu d'un couvercle à l'autre sans sauter un paragraphe. O.Torrès, président de l'AIRPME, ne m'était pas inconnu, loin de là,

ayant eu l'opportunité de le croiser à plusieurs reprises et de recenser trois de ses ouvrages dans la RIPME<sup>3</sup>. Il a très bien su, avec son collègue K. Messeghem, coordonner la contribution de pas moins de 33 contributeurs appelés à se partager 24 chapitres comprenant chacun un « grand auteur » à l'intérieur de 6 parties distinctes.

Qui (ou que) sont ces « grands auteurs »? Pour les responsables de l'ouvrage, il s'agit de... « quelqu'un qui se caractérise par des critères aussi multiples que la grande production de publications (...) par sa créativité à forger de nouveaux concepts ou à fonder de nouvelles théories (...) par le caractère pionnier de son travail (...) par la reconnaissance de ses pairs ». Ce à quoi s'ajoute bien sûr une forte influence internationale. En introduction, une figure répartie ces auteurs en trois périodes, l'ère économique 1870-1940; l'ère des sciences sociales 1940-1970; l'ère des études en management de 1970 à nos jours. Elle est suivie d'un tableau qui présente cinq écoles de pensée reliées à un nouveau paradigme dit « paradigme de l'opportunité », ce qui annonce bien les 460 pages à venir.

Si le contenu, il va sans dire, fait la force de ce volume, la forme adoptée contribue grandement par son efficacité à fournir le support requis à une lecture jamais fastidieuse. Or, avec autant de contributions, on aurait pu s'attendre à ces hauts et ces bas qui handicapent tant d'ouvrages collectifs. Pas ici. Chaque auteur sollicité, bien guidé à n'en pas douter, a su manœuvrer suivant son bon jugement, sans devoir s'astreindre à respecter une grille de lecture imposée. Il en résulte des chapitres concis en nombre quasi égal de pages, comprenant des divisions, et sous-divisions qui facilitent la lecture. Une notice bibliographique sous forme d'encadré ouvre chacun des chapitres, lesquels se terminent par les références utilisées par le (ou les) responsable(s) du chapitre et une bibliographie sur l'auteur concerné.

On comprendra l'impossibilité de présenter l'intégrale des contributions. Il m'incombait, en toute subjectivité, de faire des choix, lesquels, je l'espère, suffiront à inciter mes lecteurs à communiquer avec leur libraire.

---

<sup>3</sup> Il avait été le conférencier invité pour un colloque international dont j'ai eu la responsabilité à Trois-Rivières en 2006.

---

La première partie *Les fondateurs* débute par une contribution inattendue d'un de mes anciens collègues de l'UQTR, Pierre-André Julien (PAJ), considéré au Québec comme étant « Monsieur PME » que l'on retrouvera en 5<sup>e</sup> partie, à qui on doit la création de la RIPME. L'inattendu s'explique par le choix de mon ex-collègue qui a puisé dans sa grande érudition pour présenter en Olivier de Serres (1539-1619)<sup>4</sup> un auteur que je ne connaissais ni d'Adam ni d'Ève. Il s'agit d'un entrepreneur agricole, né en Ardèche, auteur d'un seul ouvrage, mais qui contenait... plus de mille pages : *Théâtre d'agriculture et ménages des champs*. Avec un tel titre, aujourd'hui il aurait plus de succès en librairie que le rapport de la Commission Charbonneau(!). Ce *gentleman-farmer* avant la lettre a bien su déceler ce qui aujourd'hui est devenu une évidence : l'importance des contacts, c.-à-d. des réseaux et du capital social comme on dit en langage contemporain. Et, puisqu'innovation et entrepreneuriat vont de pair, Olivier, comme l'écrit avec familiarité PAJ, de concert avec son épouse produira de nouveaux *fromages* (fromages). Prélude au *Lion d'or* de Warwick et de la *Tomme de Grosse-Île*?

S'en suit, comme par enchantement, la contribution d'un grand ami de PAJ, Michel Marchesnay, lui aussi heureux professeur émérite de Montpellier, qui a su s'impliquer dans le démarrage de la RIPME. Celui dont l'œuvre aurait mérité de faire l'objet d'un chapitre traité de Richard Cantillon, cet Irlandais d'origine qui deviendra Français en 1708. Le titre est bien choisi : *Du « berceau de l'économie » au « père de l'entrepreneuriat »*. On comprendra que si pour la bombe « A » on identifie plusieurs pères, il en va de même pour l'économie et l'entrepreneuriat. Marchesnay, à son tour, puise dans sa grande érudition pour faire dire à Mirabeau célèbre orateur de la Convention, que le « système » de Cantillon est une découverte analogue à celle de l'écriture... Dans mon livre à moi (sic) cependant, c'est le *Tableau économique* de François Quesnay dont Mirabeau comparait l'importance à celle de l'écriture. Peu importe. Ce qui nous intéresse ici c'est la vision de

l'entrepreneur que dégage Cantillon en insistant sur les aptitudes requises pour entreprendre.

On poursuit avec un autre « père » de l'entrepreneuriat, Jean-Baptiste Say (1767-1832) cette fois sous sa plume du médiatique Louis-Jacques Filion qui termine une carrière des plus prolifiques à la tête d'une chaire sur l'entrepreneuriat à HEC Montréal. Le long titre de section 2.2 évoque très bien le contenu du chapitre : *Originalité de la contribution de Say : proposition d'un modèle d'activités entrepreneuriales et reconnaissance de l'importance du rôle de l'entrepreneur dans la mouvance économique*. Celui qui fut non seulement un entrepreneur, mais un des pionniers de l'économie moderne, a été propulsé au-devant de la scène dans les années 80 alors que la « reaganomique » a remis la loi de l'offre (et le *supply-side economic*) sur ses rails. En 2014, le président Hollande (à la recherche d'inspiration pour inverser la courbe du chômage) en fera autant sans toutefois se référer à cet illustre penseur.

Oui, bien sûr, cette partie se termine par un chapitre sur nul autre que Joseph Aloïs Schumpeter. Trop connu pour en dire davantage.

Pour la deuxième partie *La dimension économique de l'entrepreneuriat* j'ai retenu le chapitre consacré à Zoltan J. Acs et David B. Audretsch. Il est dû à S. Boutiller de l'ULCO et D. Uzunidis professeur d'économie faisant la navette entre la France et la Grèce. Ces deux auteurs américains, en s'inspirant de J. B. Say, s'opposent à la vision pessimiste que Schumpeter a développée dans *Capitalisme, socialisme et démocratie* sur l'avenir du capitalisme (condamné à se voir remplacer par un socialisme qui n'aurait rien à voir avec celui de l'ex-URSS). Grâce aux entrepreneurs, selon Acs et Audretsch, le capitalisme est appelé à se renouveler constamment. Dans les années 80, ils vont s'intéresser particulièrement à l'innovation à travers les entreprises petites et grandes. Les premières ne sont pas des clones des secondes, Arcs plus particulièrement les voit comme des « agents de changement » à l'instar de ce que l'on

---

<sup>4</sup> Serait-t-il l'ancêtre d'Omer DeSerres fondateur d'une quincaillerie bien connue dans l'est de Montréal au temps de mon enfance?

---

disait des entrepreneurs « alternatifs »<sup>5</sup> de la même époque.

La partie suivante *La dimension individuelle et psychologique de l'entrepreneuriat* avec le chapitre XII fait place aux femmes avec un texte de T. Lebègue, enseignante à Tours, qui présente les travaux de Candida Brush toujours active en ayant rejoint le Badson Collègue il y a une dizaine d'années. Cette auteure déplore la dominance exercée par le prisme de la vision masculine dans les recherches sur l'entrepreneuriat. Or, elle soutient que la perception qu'ont les femmes de ce que peut être leur entreprise s'avère différente de celle que les hommes se font. Ses travaux datant de 1992 se sont imposés en tant que références pour tout un champ de recherche. Et, en 2009, son modèle avec les 5 M (*Motherhood, Money, Management, Meso Environment, Macro Environment*), en collaboration avec d'autres chercheurs, va laisser sa marque pour de futurs travaux sur l'entrepreneuriat féminin.

*La dimension processuelle de l'entrepreneuriat* fait l'objet de la 4<sup>e</sup> partie, elle aussi comprenant 4 grands auteurs. Je fais place à William B. Gartner très habilement présenté par E. Garcia, F. Hernandez et T. Verstrate tous trois diplômés de l'Université de Bordeaux. Auteur très cité, W. B. Gartner enseigne l'entrepreneuriat à Clemson en Caroline du Sud<sup>6</sup>. C'est lui qui souligne la nécessité de s'intéresser davantage à ce que **fait** un individu qu'à ce qu'il **est** en se faisant critique de l'approche par les traits. *Who is the entrepreneur? is the wrong question* va-t-il soutenir. En 1985, dans un article qui l'a propulsé, il retient quatre pôles servant de points cardinaux à son cadre conceptuel. Ce sont : l'individu, le processus l'environnement et l'organisation (qui sont en situation de chemin hamiltonien selon la théorie des graphes).<sup>7</sup> Par la suite, il a eu recours en 1990 à la méthode DELPHI pour mettre en évidence les composantes essentielles de l'entrepreneuriat. Toujours durant les années 90, après avoir quelques années plus tôt défini l'entrepreneuriat comme étant la création de nouvelles organisations, Gartner s'intéressa plus

spécifiquement aux organisations comme telles en se questionnant : comment, pourquoi, où et quand les organisations prennent-elles naissance? Comme l'écrivent ici ses trois admirateurs : que personne ne se risque à intituler un article sous le mode fantaisiste comme il a fait avec : *Entrepreneurship-Hop!* (2008). Pour se faire, il faut s'appeler Gartner.

De retour à Pierre-André Julien pour inaugurer une riche 5<sup>e</sup> partie intitulée *De la PME territorialisée à la PME mondialisée*. Pour synthétiser l'œuvre de mon ex-collègue, O. Torrès a joint ses deux mains à celles de C. Schmitt, professeur des universités en Lorraine et chercheur associé à l'INRPME de l'UQTR. Il est question ici *De la spécificité des PME à la complexité de l'entrepreneuriat*. Pour des raisons évidentes, même si je crois connaître relativement bien des auteurs comme Cantilon, Say, Schumpeter et autres Beccatini<sup>8</sup>, PAJ est de loin l'auteur qui, dans cet ouvrage, m'est le plus familier et je ne peux qu'attester l'admirable synthèse qu'en ont faite de son œuvre nos deux « cousins » français. Ces derniers soulignent l'apport consistant à concilier la spécificité des PME et leur diversité à travers la conception de diverses typologies. Ce qui conduit PAJ sur la voie de la globalisation des PME à la faveur du grand intérêt soulevé par la mondialisation à la fin du siècle dernier. En ce qui regarde l'entrepreneuriat, PAJ propose (en 2008) un changement de paradigme en adoptant une « approche économique de la complexité » ce qui le conduit à « justifier » (sic) la présence d'entreprises de petite taille dans nos économies. Puisqu'il est question de complexité, les travaux de PAJ, en les situant dans une perspective holistique, montrent que pour évoquer la réussite de l'entrepreneur on ne peut un isoler élément plus qu'un autre. Il importe d'insister sur les conditions requises pour accéder à la réussite.

Une intéressante section est consacrée à la collaboration de PAJ avec M. Marchesnay. Je ne peux occulter le mot de la fin : « Lors de ses derniers travaux, Julien invite le Québec à connaître une nouvelle révolution tranquille et

---

<sup>5</sup> Qualifiés aujourd'hui d'entrepreneurs sociaux.

<sup>6</sup> Aussi célèbre en 2015 pour son équipe de football (américain) : *top-ranked*

<sup>7</sup> N. de l'auteur : parfaitement interreliés.

<sup>8</sup> Ce dernier fait l'objet du chapitre suivant que l'espace alloué me prive de commenter.

---

redevient ce qu'il n'a jamais cessé d'être, un chercheur en quête d'un idéal. La PME est sa vie, sa famille, sa région, son Québec libre. »

Le tout se termine par la partie *La dimension organisationnelle de l'entrepreneuriat* où j'ai choisi le (Québécois Danny Miller professeur à HEC Montréal dont l'œuvre se trouve présentée (souci d'objectivité?)) par trois contributeurs français. Celui qui est classé au 5<sup>e</sup> rang des chercheurs en management les plus cités dans le monde fut plusieurs fois le co-auteur de Mintzberg. Il s'est d'abord signalé en s'inspirant du *mythe d'Icare* pour expliquer les causes... d'échec. Il s'intéressa par la suite aux entreprises familiales qu'il a qualifiées d'*underrated animal*. Un premier tableau issu de ses travaux menés en collaboration avec Isabelle Le Breton-Miller (2005) met en évidence le paradoxe d'Icare illustré par les 4Cs : continuité-communauté-connexion-commandement. Il est suivi d'un autre tableau qui met en évidence les cinq archétypes d'organisations. Les deux chapitres suivants se rapportent à H. Stevenson et H. Aldrich.

Il me reste à rendre hommage à tous les contributeurs qui, étant familiers les uns les autres, ont eu à traiter d'un sujet familier à tout un chacun. Ils se devaient d'être bons, en relevant leur défi avec brio. Mission accomplie. J'espère avoir montré que cet ouvrage est incontournable, voire indispensable pour tous ceux appelés à enseigner sur l'entrepreneuriat. Mais, étant donné le style fort agréable emprunté sans exception par chacun des auteurs, ce volume pourrait s'avérer fort utile pour la majorité des lecteurs d'O & T.

**André Joyal**

*Chercheur au Centre de recherche en développement territorial (CRDT)*